

CHOIX DE
POÉSIES CHINOISES

traduites par

Louis LALOY

@

à partir de :

CHOIX DE POÉSIES CHINOISES

traduites par Louis LALOY (1874-1944)

Fernand Sorlot, Paris, 1944, 64 pages.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
janvier 2015

TABLE DES MATIÈRES

Introduction

1. La voie éternelle — 2. La science suprême — 3. Chanson de noces — 4. La diligente — 5. Le sorbier — 6. Complainte du soldat — 7. L'attente — 8. Les suivantes — 9. Doucement — 10. Le danseur — 11. Rendez-vous — 12. Noble dame — 13. La fée de la montagne — 14. L'orient s'éclaire — 15. Bataille au sud du rempart (chanson) — 16. Là-haut — 17. Les cygnes blancs — 18. La source chaude sous la neige — 19. Sur le mont Soung, aux sons de la régale — 20. En cueillant le mûrier — 21. Nuit de lune sur le fleuve — 22. Boire seul sous la lune — 23. En barque sur le fleuve — 24. L'immortel de Yun-tchen — 25. Regret. — 26. Souvenir d'amour — 27. Bataille au sud du rempart (poème) — 28. La source — 29. Le couvent abandonné — 30. Questions à la lune — 31. Nostalgie — 32. Nuit de printemps — 33. Sur le mode égal supérieur — 34. Le cavalier barbare — 35. Rencontre — 36. Vin de la vigne — 37. Au temple des parfums amoncelés — 38. La chapelle dans la montagne — 39. Nuit d'automne — 40. Pluie de printemps — 41. Dans la montagne — 42. Le temple bouddhique — 43. Chant du départ — 44. Impressions de printemps — 45. Nuit d'hiver — 46. Attente vaine — 47. En barque — 48. Le lac des dix mille montagnes — 49. Méditation au pavillon du sud — 50. Nuit de fin d'automne — 51. Séparation cachée — 52. Fleurs sans fleurs — 53. L'enfant qui pêche à la ligne — 54. Le vieux pêcheur.

INTRODUCTION

@

La Chine a tenu la poésie en grand honneur dès les temps les plus reculés dont nous puissions prendre connaissance avec quelque certitude ou probabilité historique. Ces temps sont ceux de la dynastie des Tcheou, qui avait commencé de régner vers le XII^e siècle avant notre ère. Les dynasties et les règnes antérieurs, qui selon la tradition chinoise permettraient de remonter jusqu'au XXVIII^e siècle avant l'ère chrétienne, n'ont laissé d'autres souvenirs que des légendes et des noms, le climat du pays et les procédés de son architecture n'assurant pas aux monuments, ni aux inscriptions qu'ils pouvaient contenir, une aussi longue conservation qu'à ceux de l'Égypte et de la Chaldée.

Les premiers en date parmi les écrivains de la Chine sont Confucius (transcription de son nom chinois K'oung-tzè, adoptée et mise en usage par les missionnaires jésuites du XVII^e siècle) et Lào-tzè. Le premier lui a donné sa morale, fondée sur la notion d'humanité et les relations des hommes entre eux, le second, sa philosophie appelée taoïsme ou doctrine de la Voie, du mot *táo* voie, chemin, employé par Lào-tzè, pour désigner le principe inconnaissable de tout ce qui existe ou paraît exister. Confucius a

vécu sur la fin du VI^e siècle avant notre ère, et Làu-tzè vers la même époque, à ce qu'il semble. Le bouddhisme, qui présente en sa conception du monde quelques analogies avec le taoïsme, se formait aux Indes à peu près dans le même temps, mais n'a pénétré en Chine que beaucoup plus tard, au II^e siècle de l'ère chrétienne, et malgré la grande extension qu'il y a prise parfois a toujours été considéré comme une religion étrangère. Confucianisme et taoïsme sont restés jusqu'à nos jours les deux grands principes, l'un pratique et l'autre spéculatif de la pensée chinoise.

Le *Livre de la Voie et de la Vertu*, *Táo teh k'ing*, attribué à Làu-tzè, est un poème philosophique, suite de méditations et d'élévations où la pensée n'atteint aux vérités suprêmes que par le secours du rythme et de l'image, seuls capables de la conduire encore par delà les limites du raisonnement. On en trouvera deux exemples en ce recueil, poèmes 1 et 2.

Confucius n'était pas poète, mais il aimait à jouer du luth et chanter avec ses disciples, ainsi que l'un d'eux en témoigne plus d'une fois, dans les *Entretiens* fort agréables qu'il a, comme fit Xénophon pour Socrate, recueillis et rédigés. Et le maître s'intéressait si vivement à la poésie qu'il n'a pas cru déroger à sa mission de moraliste en choisissant lui-même les pièces qu'il

estimait les plus propices à l'édification de ses contemporains : c'est le *Cheū kīng*, *Livre des vers*.

L'empire chinois se trouvait alors, comme nos États européens du moyen-âge, divisé en fiefs dont les seigneurs étaient souvent en guerre entre eux, et ne rendaient qu'un hommage de pure forme à leur impérial suzerain. Le désordre ne fit que s'aggraver jusqu'à la fin du III^e siècle avant notre ère, où le régime féodal fut aboli d'un seul coup par un usurpateur énergique, qui ne parvint pas à fonder une dynastie, mais établit pour toujours l'unité de la nation chinoise, accidentellement divisée depuis lors par la guerre civile ou étrangère, constamment reformée au retour de la paix.

Confucius a fait son choix parmi les hymnes qu'on chantait dans le palais ou le temple impérial, et les chansons en usage dans les États vassaux. Les hymnes engagent à la piété, célèbrent la majesté de l'empereur et les bienfaits d'un bon gouvernement. Les chansons font connaître les mœurs des pays (tel est le sens du titre donné à cette partie du recueil, *Kouoh foung*), mais ce sont de bonnes mœurs donnant l'exemple de la douceur et de la délicatesse des sentiments. Telle est l'interprétation traditionnelle de ces petits poèmes. La critique occidentale, depuis ces dernières années, la repousse sans examen, uniquement en quête de documents sur les

coutumes populaires. C'est faire fausse route. De tels ouvrages ne peuvent être compris que dans le sens que leur donne Confucius et après lui tous les Chinois qui les ont lus, commentés ou appris à l'école. Si parfois il semble que le premier éditeur ait ajouté quelques vers pour les besoins de sa démonstration (comme au poème 10 du présent recueil), ces retouches ont elles-mêmes leur intérêt. Si l'on en fait abstraction, ce qui reste ne vient pas directement du peuple, mais présente de ses coutumes une image épurée, un peu à la manière de nos trouvères de France en leurs romances et pastourelles. Les poèmes 3 à 12 de notre recueil, empruntés au *Kouoh foung*, montrent comment ces auteurs, tous anonymes, savaient allier en proportions variables une simplicité ingénue à l'élégance la plus raffinée.

La langue chinoise ne se compose que de monosyllabes, qui se distinguent entre eux non seulement par l'assemblage des consonnes et voyelles, mais aussi par les différences de l'accentuation. La versification chinoise est fondée, comme la nôtre, sur le nombre des syllabes, dont chacune ici est un mot, et le retour plus ou moins régulier de la rime, déterminée à la fois par le son et l'accent. Chacune de ces chansons avait son air de musique, qui s'est perdu ; ceux qui servent aujourd'hui pour les chanter

datent des temps modernes. Les vers sont de mesure variable, oscillant autour de quatre syllabes selon sans doute le mouvement de la mélodie, et la rime est facultative.

Comme dans les autres littératures, la poésie devait ensuite se dégager de la musique, mais elle a passé, en Chine, par un état intermédiaire, où le chant se réduit à une sorte de psalmodie. Sous la seule condition d'être coupé nettement en deux hémistiches qui se répondent l'un à l'autre, comme en nos psaumes, par le mouvement mélodique, tout ce qui précède étant récité sur la même note, le vers devient entièrement libre, et le poète peut s'y livrer à toute la fougue de son inspiration. D'où le nom de *foù* que l'on donne à ce genre, signifiant don et abandon. Le poème 13 en est un exemple. K'iu-h Yuên a vécu sur la fin du III^e siècle avant l'ère chrétienne et comme presque tous les poètes et lettrés de la Chine, il a fait sa carrière dans l'administration. Devenu ministre de son prince, il fut disgracié, envoyé en exil dans une région alors sauvage du Sséu-tch'ouên. Il y employa ses loisirs à recueillir des croyances et pratiques de magie qu'il combine fort curieusement, en ses ouvrages, avec les hautes idées du taoïsme. Après un retour de faveur une nouvelle disgrâce le détermina à quitter un monde où il se sentait inutile ; il se jeta dans la rivière proche, et jusqu'à

nos jours des fêtes nautiques, le cinq du cinquième mois, ont commémoré chaque année ce suicide exemplaire.

Les poèmes 14 à 17 sont d'authentiques chansons populaires qui datent des premiers siècles de l'ère chrétienne. Comparées à celles que Confucius nous a transmises, elles présentent un accent de rudesse et parfois de révolte. Il faut dire aussi que l'époque, harcelée de compétitions incessantes et divisant le pays tantôt en trois royaumes, ou en Nord contre Sud, fut une des plus troublées de l'histoire chinoise et ne se prêtait guère aux plaisirs de la paix.

Tout autre est la situation sous la dynastie des T'âng, qui a régné durant le VIII^e et le IX^e siècle de notre ère. L'empire est unifié de nouveau, ses richesses affluent à la cour, devenue l'une des plus brillantes et galantes dont l'histoire ait gardé le souvenir. Tous les souverains protègent les lettres et les arts, particulièrement la poésie, qui est maintenant un genre purement littéraire et par un lent progrès a trouvé des lois appropriées : vers de cinq ou sept mots presque toujours liés par des rimes suivies, coupés de césures, assujettis à des règles plus ou moins strictes, selon la forme adoptée pour la succession des accents, et tantôt resserrés en quatrains ou développés en larges strophes ; le parallélisme des idées et des images n'est pas une nécessité comme

dans la poésie des langues sémitiques, mais une élégance de plus ; et le style, élaboré par plusieurs générations de poètes, a pris une souplesse et un éclat incomparables.

Le règne le plus glorieux de cette dynastie est celui de l'empereur Míng (713-756) canonisé après sa mort, selon la coutume, sous le nom de Hiuên-tsoūng, l'Ancêtre mystérieux, parce qu'il donnait fort, comme beaucoup de beaux esprits de la Chine, dans le taoïsme. Poète lui-même à ses heures (poème 18), excellent musicien (poème 44) il avait su grouper autour de lui, en leur donnant des charges à la cour, une pléiade de poètes tels que Lioû T'ing-tcheū, Lī T'ai-peh le plus célèbre de tous, Wáng Wei qui fut aussi un grand peintre, Tch'âng Kién, Tou Fò, Mêng Háo-jên (poèmes 19 à 49). Chacun de ces poètes a son caractère, l'un plus contemplatif et l'autre plus voluptueux. Lī T'ai-peh les surpasse tous par une fantaisie puissante qui pourtant ne fait pas oublier la piété de Lioû T'ing-tcheū, la précision de Wáng Wei, la plénitude de Tou Fò, la sensibilité de Mêng Háo-jên. Tous sont capables de goûter tour à tour les beautés de la nature et les plaisirs de la société, nous retraçant ainsi les diverses images d'une existence de loisir, mais non pas sans pensée, ni même sans souci. Les Huns à la frontière restent en armes (poème 34), une favorite

peut avoir de dangereux caprices (poème 33), la guerre fait le malheur du peuple (poèmes 27 et 43). Mais ces menaces ou ces misères rendent plus précieux encore tout ce luxe précaire et toujours en danger.

Au siècle suivant, le malheur et le trouble s'étendent, la fin de la dynastie approche, et la cour n'est plus gaie. Peh Kiū-yih se recueille, livré à de graves pensées ou à des sentiments dont sa poésie laisse deviner le trouble, sans en profaner le secret (poèmes 50, 51 et 52). Auprès de lui, sans doute, il faut placer ce Hoû le Cloutier (poème 53) dont nous ne savons rien, sinon sa profession insolite. Ce n'est pas que la littérature ou les arts fussent interdits à un enfant du peuple dans un pays où la naissance, depuis l'abolition de la féodalité, ne créait plus, rôle de la famille impériale, aucun privilège. Mais d'ordinaire l'instruction qu'il acquérait et le talent dont il faisait preuve avaient pour effet naturel de le tirer du peuple pour l'élever au rang de fonctionnaire. Selon les idées chinoises, un poète voué à un métier manuel fait scandale et accuse un désordre social dont le gouvernement est responsable.

Après tant de chefs-d'œuvre, personne n'osa plus toucher à ces formes illustres et la poésie classique de la Chine a survécu jusqu'à nos jours, mais faute de pouvoir modifier sa réglementation,

renouveler ses thèmes, a dégénéré peu à peu en exercice de virtuosité littéraire. Mais le sentiment poétique a trouvé d'autres issues. La dynastie des Soûng (XI^e et XII^e siècles) remarquable par ses institutions d'assistance publique, et qui fit même pendant quelques années un curieux essai de socialisme, a mis en honneur deux genres destinés, pour la première fois dans l'histoire de la littérature chinoise, à toutes les classes de la société : le roman, rédigé en langue parlée, pour être récité par les conteurs ambulants, analogues aux jongleurs de notre moyen-âge, et la romance, qui procède de la chanson populaire et renouant l'alliance entre poésie et musique se livre aux sentiments du cœur, en se prêtant aux rythmes et aux accents de la mélodie. Plusieurs poètes de l'époque n'ont pas dédaigné cette innovation et ont écrit des poèmes sur le ton de la romance ; Soū Toūng-p'ouō, le plus célèbre parmi eux, nous en offre un exemple (poème 54).

Une suite de romances, attribuées à un personnage défini et reliées entre elles par un dialogue parlé : telle est l'origine du théâtre, qui a commencé au XIII^e siècle et s'est puissamment développé jusqu'à nos jours, réunissant dans une admiration unanime les lettrés, les bourgeois et le peuple. Le roman est aussi en pleine vigueur, mais prend de préférence la forme de brèves

nouvelles, sous l'influence de maîtres russes tels que Gorki ou Andréiev, qui lui a été très favorable. La musique, brusquement mise en contact avec celle de l'Europe et sous le coup de la première surprise, n'a pas encore trouvé sa voie. Privée de cet appui, la poésie hésite. Il est bien entendu que la forme classique est hors d'usage. Mais les efforts de M. Hoû Ché et de ses disciples pour créer une poésie en vers libres et en langue parlée, où l'on se souvient surtout des poètes anglais ou américains du dernier siècle, n'ont encore produit, il faut l'avouer, aucun chef-d'œuvre. Mais c'est un trouble passager. Nous pouvons garder confiance et faire largement crédit au génie poétique de la nation chinoise.

@

1

LA VOIE ÉTERNELLE

La voie où l'on chemine
N'est pas la Voie éternelle.
Le nom par quoi l'on nomme
N'est pas le Nom éternel.
L'innommé, origine du ciel et de la terre ;
Le nommé, mère de tous les êtres.
Donc c'est l'éternel sans désir qui découvre l'essence.
C'est l'éternel désir qui découvre la limite.
Ces deux formes
Ont même principe, sous deux noms.
L'une et l'autre, on les appellera mystère.
Mystère du mystère.
Porte de toute essence !

Lào-tzè

LA SCIENCE SUPRÊME

Sans passer la porte je connais l'univers.

Sans ouvrir la fenêtre je découvre la voie du ciel.

Celui qui sort, plus il s'éloigne,

Moins il en sait.

Ainsi le sage sans marcher progresse,

Sans voir donne les noms,

Sans agir réussit.

Lào-tzè

CHANSON DE NOCES

C'est le cri, le cri des mouettes
Par les îlots de la rivière.
Celle qui vit pure et secrète,
Bonne compagne pour le prince.

Diverses, les lentilles d'eau,
À droite, à gauche, sont flottantes.
Celle qui vit pure et secrète,
Nuit et jour nous l'avons cherchée.

La cherchant et ne la trouvant,
Nuit et jour nous avons pensé,
Si longuement, si longuement,
Nous tournant et nous retournant.

Diverses, les lentilles d'eau
À droite, à gauche sont cueillies.
Celle qui vit pure et secrète,
Luths et harpes lui font cortège

Diverses, les lentilles d'eau
À droite, à gauche sont servies.
Celle qui vit pure et secrète,
Tambours et cloches lui font fête.

@

LA DILIGENTE

Elle va cueillir l'armoise
Près des bassins, près des îlots,
Elle va, et l'emploie
Au service du prince.

Elle va cueillir l'armoise
Au milieu du torrent.
Elle va, et l'emploie
Dans la maison du prince.

Sans remuer sa tresse,
Dès l'aube chez le prince.
Sans agiter sa tresse.
DouceMENT se retire.

LE SORBIER

Le sorbier ombreux et doux.
Ne le coupez, ni le tranchez.
Le prince de Chao en a fait son séjour.

Le sorbier ombreux et doux.
Ne le coupez, ni l'abattez.
Le prince de Chao en a fait son repos.

Le sorbier ombreux et doux.
Ne le taillez, ni le courbez.
Le prince de Chao en a fait son plaisir.

COMPLAINTE DU SOLDAT

Le tambour frappé résonne,
Nous bondissons sous les armes.
Les uns défendent la ville,
Nous seuls allons au midi.

Nous suivons le prince Suenn,
En paix avec T'ch'enn et Soung.
Le retour n'est pas pour nous,
La tristesse étreint mon cœur.

Nous restons, nous faisons halte,
Avons perdu nos chevaux.
Pour les chercher nous allons
Jusqu'au bas de la forêt.

Pour la vie et pour la mort
Je lui avais fait serment ;
Je lui avais pris la main
Pour vieillir sans la quitter.

Hélas ! que je suis loin d'elle !

C'en est donc fait de ma vie ?

Hélas ! ou sont mes promesses !

C'en est donc fait de ma foi ?

@

L'ATTENTE

Les prunes tombent ;
Sept de dix restent encore.
Jeunes gens qui me désirez,
Voici le jour heureux.

Les prunes tombent ;
Trois de dix restent encore.
Jeunes gens qui me désirez,
C'est aujourd'hui le jour.

Les prunes tombent ;
Le panier plat les recueille.
Jeunes gens qui me désirez,
C'est le jour de parler.

LES SUIVANTES

À peine luisent les étoiles :
Trois ou cinq à l'orient.
Nous allons doucement dans le soir,
Au palais jusqu'à l'aurore.
Mais tout autre est notre sort.

À peine luisent les étoiles :
Orion et les Pléiades.
Nos bras sont chargés de couvertures.
Au palais jusqu'à l'aurore.
Mais tout autre est notre sort.

DOUCEMENT

Dans la campagne est un daim mort,
On l'enveloppe d'herbes blanches ¹,
Une fille a printemps au cœur,
Un galant homme la demande.

Dans la forêt sont jeunes arbres,
Dans la campagne est un cerf mort :
D'herbes blanches on le lie et serre.
Une fille est pareille au jade.

Oh ! lentement ! oh ! doucement !
Il ne faut pas toucher à ma ceinture,
Il ne faut pas faire aboyer mon chien.

@

¹ C'était l'usage pour les offrandes, et c'est ainsi qu'il faut traiter un objet qu'on respecte.

LE DANSEUR

Négligemment, négligemment,
Je vais danser la pantomime.
C'est bientôt le milieu du jour.
Je suis en haut et en avant.

J'ai belle taille et grande allure,
Dans le palais du roi je danse.
Comme le tigre je suis fort,
Les rênes sont pour moi rubans.

Ma main gauche tient une flûte,
L'autre une plume de faisan.
Mon visage ardent semble peint,
Le roi me fait donner à boire.

Sur les monts le coudrier ;
Dans les marais la réglisse.
Savez-vous bien à qui je pense ?
Aux bons princes de l'Occident.

C'est aux bons princes que je pense,
À ces princes de l'Occident.

@

RENDEZ-VOUS

La belle et pure jeune fille
M'attend à l'angle du rempart.
Je l'aime et ne l'aperçois pas ;
Perplexe, me gratte la tête.

L'aimable et pure jeune fille
M'a laissé cette rouge flûte.
Cette flûte rouge est brillante.
Mais sa beauté seule est ma joie.

Au retour des prés a cueilli
Plantes aussi belles que rares.
Ce n'est pas vous qui êtes belles,
Mais bien qui fit présent de vous.

NOBLE DAME

Majestueuse et fière,
En simple robe de linon brodé,
Fille du marquis de Ts'î,
Épouse du marquis de Wei,
Sœur du prince héritier,
Belle-sœur du marquis de Hîng,
Le duc de T'ân a épousé sa sœur.

Mains fines comme pousses nouvelles,
Peau douce comme graisse figée,
Cou flexible comme le ver du mûrier,
Les dents comme pépins de courge,
Front de cigale, sourcils de papillon,
Coquet sourire de jeunesse,
Beau regard d'espérance,

Majestueuse et superbe,
Elle se retire à la campagne :

Quatre étalons, coursiers fougueux.
Brides écarlates, haute splendeur,
Plumes de faisan, faste royal.
Gentilshommes, vite en arrière,
N'allez pas importuner la princesse !

@

LA FÉE DE LA MONTAGNE

Qui donc est là, au creux du mont ?
Sous les lianes, entre les clématites ?
Regard qui se dérobe, mais grâce du sourire :
« C'est pour me trouver que vous cherchez la solitude :
Attelant mes léopards et mes chats sauvages,
Sur mon char de tilleul, aux oriflammes de cannelier,
Me faisant un voile d'orchidées, une ceinture de sorbier sauvage,
Je détache un rameau parfumé, pour l'objet de mes pensées.
Ma demeure est le fourré de bambous, qui ne laisse rien voir du ciel,
La route est difficile, j'y viens seul et tardive.
Solitude alentour, sur la cime de la montagne
Où viennent planer, mais plus bas, les nuages.
Obscurité profonde où le jour se fait nuit.
Le vent de l'est s'élève, il appelle la pluie.
Je veux vous retenir, oubliant sans souci le chemin du retour.

Si la saison s'avance, qui viendra me fleurir ?
Cueillant l'herbe magique au repli des montagnes

Où craque la pierraille sous le manteau des saxifrages,
Je ne veux pas vous voir oublier à regret le chemin du retour,
Si vous pensez à moi, ce doit être sans trêve,
Les créatures des montagnes ont le parfum du sorbier sauvage,
Boivent à la fraîcheur des sources, ont pour toit les sapins.
Vous pensez bien à moi, mais un doute vous vient au cœur,
Le tonnerre gronde, la pluie fait ombre,
Les singes tristement gémissent dans la nuit,
Le vent tournoie, les arbres sifflent,
Je pense à vous, seule dans ma tristesse. »

K'iu̯h Yuên.

@

L'ORIENT S'ÉCLAIRE

L'orient s'éclaire.

Où sont les magasins ?

Les magasins regorgent de grain pourri

Qui ne peut pas nourrir la troupe.

La troupe s'enfonce dans la brousse,

De bon matin, à grande peine.

Chanson de soldats.

@

BATAILLE AU SUD DU REMPART (chanson)

On se bat au sud des remparts

On est tué au nord des retranchements.

Qui meurt sans sépulture est livré aux corbeaux.

Et je leur dis à ces corbeaux :

« On a beau être un paladin,

Qui meurt sur le champ de bataille et n'est pas enterré

Sa chair en pourriture ne peut vous échapper. »

L'eau profonde est rapide

Entre les joncs obscurs.

Les cavaliers farouches se battent à mort.

Les chevaux furieux piétinent et hennissent.

Ces chaumières de bois et de terre,

Que servent-elles au nord ?

Que servent-elles au sud ?

Si la moisson n'est pas coupée,

Prince, qu'aurez-vous à manger ?

Vous vouliez de bons magistrats, où les trouverez-vous ?

Je songe à vous, bons magistrats,
Oui l'on peut bien songer à vous
Quand on va se battre dès l'aube
Pour n'en pas revenir le soir.

Chanson de soldats.

@

LÀ-HAUT

Là-haut
Avec vous je veux faire amitié
Pour toute la vie sans finir.
Le mont n'aura plus de sommet,
Le fleuve arrêtera son cours,
En plein hiver grondera le tonnerre.
En été tombera la neige,
Ciel et terre ne feront qu'un,
Si jamais je veux vous quitter.

Chanson populaire.

LES CYGNES BLANCS

Par couples, les cygnes blancs, à tire d'ailes
Passent, venant du nord-ouest,
Dix par dix et cinq par cinq
Rangés sur deux files ils s'avancent.

Mais une épouse étant malade
N'a pu accompagner son époux
Au long de la première lieue, il regarde en arrière,
À la deuxième lieue, il revient désolé :

« Je veux t'enlever dans mon bec,
Mais je ne pourrai plus l'ouvrir.
Je veux te prendre sur mon dos,
Mais comment me défaire de mes ailes ? »

C'est le bonheur, quand commence l'amour.
C'est le chagrin quand la vie nous sépare.
On ne peut s'en aller, le regard sur l'ami.
Rien n'arrête le flot des larmes.

Quand je pense à notre séparation,
J'en perds le souffle et la parole.
Que chacun de nous veille à soi-même,
La route est longue, pénible le retour.

Dans la demeure solitaire
Je ferme la porte à double tour.
La vie durant, il faut rester unis,
Après la mort, on se retrouve aux sources jaunes ¹
Heureux aujourd'hui du bonheur d'aimer
Nous le ferons durer jusqu'à dix mille années.

Chanson populaire.

@

¹ Entre les cinq couleurs (jaune, blanc, noir, vert et rouge) qui répondent aux cinq éléments (terre, métal, eau, bois, feu), le jaune est la couleur de la terre. Les sources jaunes désignent les profondeurs souterraines où la croyance primitive de la Chine place le séjour des morts.

LA SOURCE CHAUDE SOUS LA NEIGE ¹

Le vent du nord accourt sous les nuages monotones,

Sous les nuages monotones vole la neige blanche.

La neige blanche soudain tournoie et se disperse.

En ces nuages monotones réside la tristesse.

La source tiède cependant coule toujours.

Le puits de feu ne s'éteint pas.

N'est-ce pas un heureux présage ?

On se reprend à l'espérance.

L'empereur Hiuên-Tsoūng.

@

¹ Cette source se trouve dans les monts de la province appelée aujourd'hui Seú-tch'oêun, auprès d'un puits de pétrole naturel.

SUR LE MONT SOUNG, AUX SONS DE LA RÉGALE ¹

La lune s'élève à l'orient du mont sacré,
L'éclat lunaire sur la montagne creuse le vide du ciel.
O pureté chère aux habitants des cimes !
Dormir en livrant ses cheveux au vent d'automne,
Qui laisse inaltérable la limpidité du Fleuve céleste ! ²
Dans la nuit solitaire, chant des insectes.
La fée demeure invisible.
À la clarté lunaire elle s'avance, jouant de la régale,
Sa lèvre rouge exhale son souffle divin,
Ses doigts de jade accordent les sons harmonieux.
Des sons harmonieux quelle est la mélodie ?
C'est le chant du phénix aux îles Fortunées.
Dès longtemps renonçant à la poussière du monde
Pour entendre une telle musique

¹ Cet orgue portatif est en Chine un orgue à bouche, dont les tubes assemblés figurent une aile de phénix.

² La constellation nébuleuse que nous appelons Voie lactée est pour les Chinois le Fleuve du ciel.

Au mont sacré je viens me reposer.

Aurai-je la faveur de sons mystérieux ?

Le bonheur des esprits célestes occupe ma pensée,

Le chant de l'orgue est écrit en mon cœur.

Lioû T'ing-tcheū.

@

EN CUEILLANT LE MÛRIER

Quand on reconduit sous les saules de la route l'ami qui s'en va,
La branche verte qu'on détache l'accompagnera jusqu'à la
frontière de l'empire.

Quelle est, cueillant le mûrier, cette jeune fille,
Près du pont, printemps merveilleux ?
À pleins bords l'eau tournoie,
À perte de vue s'étend le feuillage.
Ses joues roses ont l'éclat des perles,
Ses lèvres écarlates, emprisonnent le jade blanc.
Elle tourne la tête, par delà le pont, vers l'orient,
Et tristement contemple au loin la couleur du printemps.
Sur le satin bleu le soleil couchant brille,
Parmi la soie jaune le vent printanier joue.
Son panier à la main, longuement elle soupire,
À pas incertains va, dolente de printemps,
Regarde les fleurs, et les croit animées,
À un arbre s'appuie et se trouve sans force,
Et au déclin du jour laisse aller sa pensée.

Le grand seigneur paraît sur la route du sud.
Sans se connaître ils se sont rencontrés.
Au retour elle rêve aux tours bleues du palais.

Lioû T'ing-tcheū.

@

NUIT DE LUNE SUR LE FLEUVE

(À un ami.)

Doucement la brise sur le fleuve se lève,
Tristement les arbres près du lac frissonnent.
Je monte sur la proue par la belle nuit calme.
On étale les nattes et la barque légère s'élance.
La lune suit la fuite des monts sombres,
L'eau s'écoule avec le ciel bleu,
Aussi profonde qu'inversement le Fleuve céleste.
Rien n'est visible, sinon l'ombre mêlée de l'arbre et du nuage.

La route du retour est longue, longue ;
L'immensité du fleuve est triste, triste.
Je suis seul, les fleurs d'orchidée s'effacent,
Le chant du pêcheur rappelle ma tristesse.
Le détour escarpé dérobe le rivage en arrière,
Le sable clair signale un écueil par devant.
Je pense à vous, seigneur, que ma vue n'atteint plus
Et le regard perdu au loin médite mon regret.

Li T'ai-peh.

BOIRE SEUL SOUS LA LUNE

Parmi les fleurs une coupe de vin,
Seul je bois, pas un ami.
Levant ma tasse, j'invite la lune claire,
En comptant mon ombre, nous voilà trois.

La lune ne s'entend guère à boire,
Mon ombre suit mes mouvements.
Pour un instant la lune me prête mon ombre,
Notre joie passagère est pareille au printemps.

Je chante, la lune vacille ;
Je danse, mon ombre gesticule.
Le bon sens fait le bon convive ;
Si la tête tourne, il est temps de se quitter.
Réunion qui trop dure est sans attrait,
Rendez-vous pris sur l'autre rive du Fleuve céleste.

Lì T'ai-peh.

EN BARQUE SUR LE FLEUVE

J'attends la lune, qui ne paraît pas encore,
En contemplant le fleuve, qui s'écoule sans trêve.
Mais voilà qu'au-dessus du rempart de la ville
Au ciel bleu se trouve accroché un hameçon de jade.
Son éclat incolore dans la main peut tenir,
Sa forme claire échappe et ne suit pas.
Parmi l'inquiétude des rayons d'or,
En rêvant j'observe les tourelles illusoires.

Li T'ai-peh.

L'IMMORTEL DE YÛN-TCHÉN

À Yûn-tchen l'Homme véritable ¹
Parfois monte à la cime de Floraison suprême.
Dans le matin clair il bat le tambour céleste ;
Bondit sur les dragons de l'ouragan,
Joue avec la foudre qui n'arrête pas sa main,
Marche sur les nuages sans trace de chemin,
Et fait ouvrir la porte de cette maisonnette
Où la Reine d'Occident s'avance à sa rencontre.

Lì T'ái-peh.

@

¹ Dans les croyances taïstes, l'Homme véritable est l'adepte exercé pour vaincre la mort terrestre, et la Reine d'Occident une des divinités qui l'accueillent en un monde interdit aux mortels.

REGRET

Entrée au palais à quinze ans,
Visage en fleur, sourire de printemps,
Le prince a choisi une beauté,
Gardien de ma chambre aux paravents d'or,
Veilleur de l'oreiller par les tendres soirs de lune,
Ma robe enroulée au gré de son désir,
Est-il possible que T'cháo l'Hirondelle-au-vol ¹
M'ait ravi sa faveur pour mon désespoir ?
La profonde douleur est blessure,
Les tempes fraîches sont flétries,
Et la déception d'un matin
Fait du monde entier un désert.
Étoiles de cygne données pour une coupe de vin ²

¹ T'cháo était une célèbre favorite de l'empereur Tch'êng (32-6 av. J. C.) de la dynastie des Háan et devait son surnom de Fie-yén, l'Hirondelle-au-vol, à sa danse légère. C'est à cette époque, classique pour un poète du VIII^e siècle, que nous reporte la chanson.

² Le poète Sēu-má Siāng-joû (II^e siècle avant notre ère), ayant pris goût à la boisson, avait en un jour de grande soif engagé les fourrures de sa femme, enlevée jadis par grand amour, et convaincue dès lors qu'elle n'était plus rien pour lui.

Robes oubliées de la danse de l'aigle ou du dragon

Amertume et froideur qui défie les paroles.

Pour vous je chante sur ce luth :

Le cœur se fond, et la corde se brise,

Toute la nuit le chagrin me tourmente.

Lì T'ai-peh.

@

SOUVENIR D'AMOUR

Souvenir d'amour

À T'châng-ngan ¹

Cri des sauterelles près des fontaines aux balustrades d'or
 Traces de gelée blanche donnant aux stores un coloris de froidure
 Ma lampe va s'éteindre et ma pensée s'arrête.
 Écartant les rideaux je contemple en soupirant le clair de lune.
 Mon ami beau comme une fleur est loin par delà les nuages.
 Là-haut le bleu obscur du ciel.
 Ici-bas l'étendue des flots.
 Vaste ciel longue route, où mon âme s'envole tristement.
 Mon âme dans son rêve ne peut franchir la masse des montagnes.

Souvenir d'amour

Qui brise le cœur.

Le jour tombe et les fleurs se noient dans la brume,
 L'état lunaire blanchit et le chagrin m'empêche de dormir.

¹ Capitale de l'empire, dans la province appelée aujourd'hui Chen-si.

Cette cithare précieuse, j'en tourne les chevilles pour l'air des phénix,
Ce luth harmonieux, je cherche sur ses cordes la chanson des deux cygnes.
Ces mélodies ont un sens que personne ne peut enseigner.
Je voudrais sur un souffle de printemps voler jusqu'au désert mongol,
Vous apporter mon souvenir, sous le ciel qui de si loin nous sépare,
Ces yeux, qui autrefois détournaient par jeu leurs regards,
Aujourd'hui sont changés en deux sources de larmes.
S'il m'est infidèle, mon cœur se déchire.
S'il revient, je cours à mon miroir.

Quand mon bel ami était là, les fleurs jonchaient l'appartement.
Depuis qu'il est parti, sur ma couche solitaire
Les couvertures s'enroulent et je n'ai pas de repos.
Voilà trois ans déjà, le parfum dure encore.

Le parfum n'est pas dissipé,
Mais mon ami ne revient pas.

Toujours je l'aime, cependant que les feuilles tombent,
Et la mousse couvrant les degrés boit la rosée.

Lì T'ai-peh.

@

BATAILLE AU SUD DU REMPART ¹

L'an passé nous nous battions aux sources du Sāng-k'iēn ²
 Cette année sur le cours du Ts'oung-hô ³
 Nous lavons nos armes dans l'eau du lac T'iao-tcheū ⁴
 Et faisons paître à nos chevaux l'herbe neigeuse des monts T'ien-chan ⁵
 À mille lieues de distance, nous marchons au combat,
 Nos armées sont épuisées de fatigue.
 Les Han ont la tuerie pour labourage,
 De tout temps ils n'ont vu qu'ossements blanchis sur champs de sable
 jaune.
 La maison de Ts'în, par la grande Muraille s'en était préservée ⁶,
 Mais sous les Han s'allumèrent de nouveau les feux d'alarme

¹ C'est à dessein que le poète reprend le titre de la chanson de soldats citée précédemment : il traite le même thème avec des variations neuves.

² Dans le Chān-sī actuel.

³ À la frontière thibétaine.

⁴ En Mongolie.

⁵ En Mongolie.

⁶ C'est le premier empereur des Ts'în qui avait construit la Grande muraille, sur la fin du III^e siècle avant notre ère. Mais dès la dynastie suivante, qui fut celle des Han, cette défense n'a plus suffi, et les feux ont donné l'alarme sur les tours de guet.

Pour ne plus s'éteindre depuis lors.
Les campagnes se suivent sans arrêt.
On se bat en rase campagne, on se tue en combats corps à corps,
Les chevaux blessés crient leur douleur vers le ciel.
Corbeaux et vautours déchirent les entrailles humaines,
Et les emportent dans leur bec à la cime des arbres,
Les soldats piétinent dans les herbes de la steppe,
Mais le chef garde l'esprit libre,
Sachant bien que les armes sont instruments de malheur,
Et c'est faute de mieux que le sage y recourt ¹.

Lì T'ái-peh.

@

¹ Les deux derniers vers sont des citations presque textuelles du *Livre de la Voie et de la Vertu, Tao teh King*. (Voir l'introduction).

LA SOURCE

Je regrette le déclin de ce soleil couchant,
J'aime la pureté de cette source glacée.
À l'éclat du couchant je suis le fil de l'eau,
Et laissant jusqu'à nous s'envoler ma pensée,
Je chante vainement la beauté de la lune au milieu des nuages.
La chanson terminée, les sapins la prolongent.

Lì T'ai-peh.

@

LE COUVENT ABANDONNÉ

Les chiens aboient au bruit de l'eau,
Les fleurs de pêcher en pluie continue s'amoncellent.
Au profond de la futaie parfois un cerf passe.
Midi sur la rivière, et les cloches se taisent.
Rien ici que les bambous dressant leur brouillard vert,
Et la source tombant de la roche bleue.
Ils sont partis on ne sait où.
À ce bouquet de pins tristement je m'appuie.

Lì T'ái-peh.

QUESTIONS A LA LUNE

Au ciel bleu la lune depuis combien de temps se montre-t-elle ?
Déposant ma tasse de vin, je veux l'interroger.
Monter jusqu'à la lune est impossible aux hommes,
Mais quand l'homme chemine, la lune l'accompagne.
Blanche comme un miroir volant elle s'incline sur le pavillon de cinabre,
Cependant voici les ténèbres qui montent de la mer.
La clarté va-t-elle disparaître parmi les nuages ?
Les hommes d'aujourd'hui ne voient pas la lune de jadis.
La lune d'aujourd'hui éclairait les hommes de jadis.
Les hommes de jadis, ceux d'aujourd'hui sont comme une eau courante,
Tous aperçoivent la lune et pour chacun elle est pareille,
Mais le vin est versé, il est temps de chanter
Devant l'image de la lune qui brille en la coupe d'or.

Lì T'ai-peh.

NOSTALGIE

Devant mon lit j'aperçois une clarté,
Et crois voir la gelée blanche sur le sol.
Je lève la tête et découvre sur les monts la lune,
Je baisse la tête et songe au village natal.

Lì T'ai-peh.

@

NUIT DE PRINTEMPS

Quelle est cette flûte de jade dont le son vole, à travers l'ombre,
Et porté par le vent du printemps se répand sur la ville ?
Par cette nuit qui mêle à la mélodie un souvenir d'adieu,
Qui ne rêverait au jardin de la maison paternelle ?

Lì T'ai-peh.

@

SUR LE MODE ÉGAL SUPÉRIEUR ¹

Les nuages sont robes légères et les fleurs ont figure humaine ;
 Le vent du printemps effleure la balustrade et la rosée brille.
 Sur la cime du Mont des bijoux on ne voit rien de tel,
 On croirait la Terrasse de jade par la lune visitée. ²

Sur chaque branche lourde de fleurs réside le parfum :
 C'est la Fée des nuages, fille du mont enchanté, qui laisse le cœur navré. ³
 Dans le palais de Hán est-il beauté pareille ?
 Non, pas même Hirondelle-au-vol en sa nouvelle parure ⁴.

¹ Nouvellement introduites en Chine, les pivoines étaient fort à la mode. L'empereur en fit planter un massif dans son parc devant le Pavillon de santal, et ayant amené là sa favorite Yâng la Haute princesse, pria Li T'ai-peh d'illustrer cette scène par un poème, sur ce mode musical qui semble être de fantaisie, car les traités de l'époque n'en font pas mention. Mais la beauté fatale prit ombrage de ce compliment et le poète fut disgracié. L'épithète était juste cependant, car peu après les faveurs accordées à la favorite et à sa famille, suscitaient une si dangereuse révolte que l'empereur fut obligé de la sacrifier.

² Ce mont et cette terrasse sont au pays de l'empereur céleste.

³ Le poète Soung-yuh (II^e siècle avant l'ère chrétienne) avait conté l'histoire de cet ancien roi de son pays qui, un soir, dans la montagne, vit en songe une fée. Elle lui dit être la fille du Mont enchanté, et ajouta, au moment de le quitter, quand vint le jour : « À l'aube je deviens nuage du matin, au soir pluie qui passe. » Et aussitôt elle ne fut plus qu'un nuage.

⁴ C'est la célèbre favorite de l'empereur Tch'êng (32-6) de la dynastie des Hán.

Fleurs illustres et beauté fatale ont plaisir à se voir.
Le prince les contemple, retenant son sourire,
Et dissipant au souffle de l'est une vague tristesse,
Au nord du Pavillon de santal appuyé à la balustrade.

Lì T'ai-peh.

@

LE CAVALIER BARBARE

Le cavalier barbare du nord,
Aux yeux bleus sous le bonnet en peau de tigre,
Brandit en riant ses deux sabres :
Une armée ne tient pas devant lui.
Son arc se lève, croissant de lune qui s'anime :
Une oie sauvage tombe du ciel.
À coups redoublés il fait claquer son fouet,
Et va chasser dans le désert.
Le seuil franchi, par un regard en arrière :
La mort n'est rien, pour venger sur l'empire
L'orgueil des cinq chefs ¹ qui s'égalent au ciel.
Comme un loup il détruit et ravage
Chevaux et buffles, dispersés vers le nord.
Il tranche la chair vive comme un tigre affamé.
Il habite sur la montagne

¹ Les tribus tartares, hunniques, turques et mongoles, qui touchaient à la Chine du Nord, formaient alors cinq peuplades.

Sans souci de la neige éternelle.
À cheval, sa femme rit,
La face comme un plat de terre brune,
Elle tire au vol les oiseaux.
La selle courbe est étrangement découpée,
Les rubans de sa tête brillent de mille feux.
Belliqueuse comme un essaim de guêpes,
Son coutelas ruisselle de sang,
Dont les gouttes font de rouges pilules avec le sable.
Leur nom, qu'importe ? Jamais on ne l'a su.
Mais le soldat épuisé demande en soupirant
Quand donc il n'y aura plus en ce monde de pareils loups d'enfer
Pour qu'enfin son père et ses enfants connaissent la paix.

Lì T'ái-peh.

@

RENCONTRE

Monté sur son cheval de guerre,
Et sortant du palais par la poterne de la terrasse d'argent,
Quel est ce brillant cavalier ?
Sur les chars en nuées les stores de perles s'entr'ouvrent,
Les fouets dorés se font signe,
Les guides précieuses modèrent l'allure,
Les roues serrées s'interrogent au passage :
« Serait-ce un envoyé du ciel ? »
À la porte de gaze bleue on l'invite,
Le temps d'une chanson, la tasse en main,
La tasse en main, reflétant éventail et chanson,
Visage apparu comme lune parmi les nuages :
« Mieux vaut ne s'être jamais vus
Que de se voir sans amitié.
Il suffit de se voir pour s'aimer,
Sans paroles le cœur se révèle.
Pourquoi laisser déserte la chambre féminine ?

Le repos solitaire attriste les couvertures brodées.
Couvertures brodées, rideaux de gaze
Veulent les doux enlacements.
Que s'élève le souffle du printemps,
Pourquoi attendre la pluie du soir ¹ ?
Je voudrais avoir un oiseau bleu ²
Pour vous dire mes longues pensées.
L'occasion offerte n'attend pas ;
D'instant en instant la beauté passe.
La joie aujourd'hui refusée
Sera plus tard regret cruel. »
Ainsi elle découvre son sentiment secret
Pour ne pas perdre un si bel entretien. .
 Rencontre sur l'avenue rouge
 Où se saluent les fouets dorés.
 Pour chambre un verger d'amour,
 Et pour demeure, être près d'elle.

Lì T'ai-peh.

@

¹ Allusion à la Fée des nuages et de la pluie (Poème 31, note 3).

² La Reine d'Occident (Poème 22, note 1) envoyait ainsi ses messages.

VIN DE LA VIGNE

Vin de la vigne ¹ dans la tasse d'or,
Beauté de quinze ans, délicate à la bride.
Sourcils au crayon bleu, mules brodées de rouge,
Si les paroles sont confuses, la chanson est charmante.
Peigne d'écaille sur les nattes, pointe d'ivresse dans le cœur,
Senteur d'iris sous les rideaux : trop tard pour échapper.

Lì T'ái-peh.

@

¹ La vigne s'était introduite progressivement dans l'Asie centrale et la Chine depuis les conquêtes d'Alexandre et de ses successeurs. Le vin de raisins, au temps du poète, avait pris place auprès des boissons alcooliques tirées du grain et connues depuis la haute antiquité, comme un breuvage rare et fort, digne d'être apprécié par un connaisseur tel que lui.

AU TEMPLE DES PARFUMS AMONCELÉS

On ignore le temple des parfums amoncelés,
Perdu si loin parmi les monts et les nuages.
Sous les vieux arbres nulle trace humaine.
Au profond des montagnes, d'où vient le son des cloches ?
La source n'est qu'un murmure entre les rocs escarpés,
La lumière est froidure sur les sapins verts.
Le soleil déclinant creuse la profondeur des eaux,
La prière soumet le dragon venimeux.

Wâng Weí.

LA CHAPELLE DANS LA MONTAGNE

La clarté du matin pénètre le vieux temple,
Et le soleil éclaire la cime des forêts.
Le tournant du sentier se perd dans l'ombre,
Et la chapelle repose sous les fleurs.
L'éclat de la montagne réjouit l'instinct des oiseaux,
Le reflet de l'étang fait le vide au cœur des hommes.
Les orgues de la terre ¹ font silence,
Seules résonnent les cloches et les pierres sonores ².

Tch'âng Kien.



¹ Tch'ouâng-tze (V^e ou IV^e siècle avant notre ère), philosophe taoïste et admirable écrivain, avait illustré dans un apologue célèbre la musique du vent qui passe au creux des montagnes et au travers des forêts : ce sont les orgues de la terre.

² Les carillons de pierres sonores, très harmonieux, sont un des plus anciens instruments de la Chine.

NUIT D'AUTOMNE

La rosée tombe, le ciel est haut, les eaux débordées sont calmes
Par la montagne déserte dans la nuit solitaire les âmes errantes s'émeuvent.
Seul au loin le fanal éclaire une voile immobile.
La lune nouvelle au ciel s'accroche, cependant que s'arrête le bruit des battoirs.
Les chrysanthèmes ont fleuri, les hommes endorment leurs douleurs
Pas à pas sur la vérandah, appuyé à mon bâton, je contemple la Grande Ourse,
Le Fleuve céleste au loin mène jusqu'à la ville.

Toú Fòu.

@

PLUIE DE PRINTEMPS

La bonne pluie connaît son heure ;
C'est avec le printemps qu'elle arrive.
Le vent l'amène en secret dans la nuit ;
Doucement, en silence, elle pénètre toute chose.
Sentiers perdus, nuages, tout est noir ;
Seul sur le fleuve le fanal d'un bateau luit.
Au matin la terre mouillée est rouge
Les fleurs se pressent au faubourg des tisserands ¹.

Toú Fòu.

@

¹ Logés au bord de la rivière, dont l'eau était précieuse pour l'apprêt des étoffes.

DANS LA MONTAGNE

Le pavillon des fleurs s'enfonce au penchant bleuissant,
Le soleil d'automne répand sa confuse clarté.
Les pierres tombées s'appuient aux arbres de la pente.
Les rides claires tirent le vêtement de l'eau.
Les poissons roux sautent jusqu'au rivage,
Les éperviers bleus reviennent du pillage des nids.
Le soir tombe et je cherche ma route.
Aux côtés du cheval un reste de nuage plane.

Toú Fou.

LE TEMPLE BOUDDHIQUE

Au pied du temple les eaux immobiles sourient ;
Au flanc de la montagne le pavillon lointain s'afflige.
Au-dessus du mur bleu un nuage au gré du vent s'effile.
À l'abri du soleil les érables touffus se pressent.
La vérandah entoure une douce solitude,
Canards et hérons s'envolent dans le soir attristé.
Autour de ce gazon les dieux sont assemblés,
Attendent que la nuit jusqu'à leurs fronts s'élève.

Toú Fòu.

CHANT DU DÉPART

Les fourgons s'ébranlent,

Les chevaux hennissent.

Les partants portent l'arc et le carquois à la ceinture.

Mères, femmes, enfants à pied les accompagnent,

Mais déjà la poussière cache le pont du Sud.

Ramassant leurs haillons, traînant les pieds, au retour ils gémissent.

Et leur gémissement monte droit jusqu'au ciel.

Les passants sur la route interrogent les soldats,

Qui répondent : « On est toujours sur la liste de départ.

Tel qui à quinze ans allait défendre au nord la ligne du fleuve Jaune

À quarante ans tient garnison à l'ouest.

Jadis sergent en son village, un foulard sur la tête,

Il y revient les cheveux gris, pour repartir à la frontière.

À la frontière le sang coule,

Un lac de sang.

Le seigneur de la guerre veut ouvrir notre frontière et s'obstine.

Ne vous a-t-on pas dit que dans notre province du Chan-toun en deux cents villes,

Mille villages, dix mille hameaux, ne poussent plus que des épines ?

Si la femme est assez forte, elle mène la charrue.

Que la maison pousse sur les tombes, peu importe ¹.

Et toujours nos soldats endurent de pénibles combats,

Poussé en avant comme s'ils étaient chiens ou volailles.

Si le chef l'interroge,

L'homme ne cache pas son chagrin.

Et encore l'hiver dernier,

Qu'on ne nous avait pas retirés des passes de l'ouest,

Le percepteur exigeait l'impôt.

L'impôt, mais où le prendre ?

Maintenant c'est un malheur d'avoir un fils,

Un bonheur s'il naît une fille.

Car on peut encore la marier dans le voisinage.

Mais un fils n'a pour sépulture que l'herbe sauvage.

Vous n'avez pas vu

Aux rives du Koukou-noor

Les ossements blanchis que nul n'a recueillis ?

Les morts récents s'indignent, les anciens se plaignent.

Sous le ciel sombre et la pluie pénétrante on les entend gémir. »

Toú Fou.

@

¹ La campagne chinoise n'a pas de cimetières. Les morts sont ensevelis dans les champs, à l'endroit favorable, sous une butte de terre qu'en temps ordinaire on respecte pieusement.

IMPRESSIONS DE PRINTEMPS

Sur la tour bleue au soleil levant les stores de perles brillent ;
Fardées de rouge, les beautés printanières aux miroirs précieux s'empressent ;
Lasses d'amoureuse fatigue, elles regrettent la natte et l'oreiller ;
Pour se divertir elles feront le tour de la terrasse au-dessus de l'étang.
Parfois assises, à leurs robes s'enrouleront les herbes fines,
Ou pas à pas leurs traînes balayeront les fleurs tombées des pêchers
Et jusqu'au lendemain n'ayant rien de plus à faire,
Elles se retrouveront au concert des bambous creux et des cordes sonores ¹.
Mêng Hào-jên.

@

¹ L'empereur régnant aimait la musique comme la poésie et avait institué une sorte de conservatoire, dans la partie de son parc appelée le Jardin des poiriers. Il avait l'oreille assez fine pour désigner aussitôt l'instrument qui, dans un vaste ensemble, avait fait une fausse note.

NUIT D'HIVER

Le soir dans l'appartement secret on ferme les fenêtres de gaze,
Et les jeunes filles s'arrêtent de coudre leurs robes.
Pour ranger le luth on ouvre le coffre précieux,
Pour dormir on dispose l'oreiller et les coussins de soie.
Tard dans la nuit les fleurs des lampes tombent ¹.
La senteur des sachets lentement s'évapore.
Les couvertures brodées l'une sur l'autre s'attédisent,
Impénétrables à la froidure de l'aurore.

Mêng Hào-jên.

@

¹ Ce sont les débris de la mèche consumée.

ATTENTE VAINES

Le soleil a dépassé la cime occidentale
Et soudain l'ombre a rempli les vallées.
Sur les sapins la lune des nuits froides brille.
Le vent avec la source gonflent leur chant clair.
Déjà le retour des bûcherons tire à sa fin,
Les oiseaux dans la brume commencent leur repos.
L'heure du rendez-vous est de longtemps passée,
Et seul avec mon luth j'épie le sentier herbeux.

Mêng Hào-jên.

EN BARQUE

Le reflet du couchant augmente la clarté,
Les rames légères jouent auprès de l'île.
Limpidité chère aux créatures de l'eau !
Nous prenons notre course à l'aventure.
Un vieillard à cheveux blancs jette la ligne,
Une jeune fille de frais parée lave de fins tissus.
En nous apercevant nous pensons nous connaître,
Et nouons nos regards, à défaut de paroles.

Mêng Hào-jên.

LE LAC DES DIX MILLE MONTAGNES

Je jette la ligne depuis cet îlot.
L'eau est limpide et mon cœur protégé.
Sous les arbres du lac les poissons passent,
Les singes aux lianes du promontoire se suspendent.
La belle errante de jadis a détaché son collier,
Dit la légende ¹, parmi ces montagnes.
Je la cherche et ne puis l'atteindre.
Vers la lune vont se perdre les chants des rameurs.

Mêng Hào-jên.

@

¹ Légende rapportée en un autre poème, par l'auteur qui sut évoquer La Fée des Montagnes (Poème 11).

MÉDITATION AU PAVILLON DU SUD

Sur la montagne lumineuse soudain le couchant tombe,
 Sur l'étang la lune à l'orient s'élève.
 Cheveux épars je goûte la fraîcheur du soir,
 Et libre de soucis m'étends sur la terrasse.
 Les nénufars au vent abandonnent leurs parfums.
 Des bambous la rosée tombe avec un bruit clair.
 Je voudrais prendre mon luth enchanteur,
 Hélas ! nul ami n'en peut reconnaître les sons ¹,
 Ému je songe à ceux que j'ai connus jadis,
 Jusqu'à la nuit profonde, livré à ma tristesse.

Mêng Hào-jên.



¹ Allusion à un célèbre exemple d'amitié dont le récit se trouve en un ouvrage du IIIe siècle avant notre ère. Peh Yâ avait pour ami Tchoŭng Tzé-kī. Lorsque Peh Yâ jouait du luth, songeant à la montagne, Tchoŭng Tzé-kī s'écriait : « Les cimes merveilleuses, plus hautes que le T'ái-chân. » S'il changeait de pensée et prenait pour sujet l'eau du torrent, Tchoung disait : « Flots purs, sources intarissables » Mais Tchoŭng vint & mourir. Peh Yâ ne toucha plus à son luth désormais.

NUIT DE FIN D'AUTOMNE

L'azur du ciel est vaste et la lune est limpide,
Sa clarté rend plus triste cette ombre solitaire.
Les dernières marguerites s'ouvrent près de la haie éclaircie
Les feuilles tombent de l'orme dépouillé au bord du puits glacé.
Le vol rapide des oies sauvages indique la fin de l'automne,
Le coq voisin espace son cri, sachant la longueur de la nuit
Je garde mon amour sans paroles, sans objet ma pensée.
Le souffle du vent glace sur mon vêtement la rosée.

Peh Kiū-yih.

SÉPARATION CACHÉE

Sans soupirs
Séparation cachée.
Sans paroles
Secret amour.

Hors deux cœurs, nul n'en sait rien.
Si la cage obscure emprisonne l'oiseau,
Le coutelas peut trancher l'osier tressé ¹,
Il n'est eau trouble qui un jour ne s'éclaircisse,
Tête brune qui à la longue ne pâlisse.
Mais la séparation secrète et le regret caché
Jamais n'auront leur saison de douceur.

Peh Kiū-yih.

@

¹ Souvenir d'une chanson populaire où l'on voit un gentilhomme qui part pour la chasse, le faucon sur le poing et le coutelas au côté, délivrer ainsi le passereau pris au piège d'un oiseleur.

FLEURS SANS FLEURS

Fleurs sans fleurs,
Brume sans brume,
Arrivée à minuit, départ à l'aube,
Rêve de printemps qui s'efface,
Nuage du matin, qu'on ne voit plus.

Peh Kiū-yih.

@

L'ENFANT QUI PÊCHE À LA LIGNE

Tête bouclée, un jeune enfant s'exerce à jeter la ligne,
Assis à la renverse sur la mousse, éclairé de son reflet vert.
Le voyageur qui passe l'interroge, de loin lui faisant signe ;
Mais craignant d'effrayer le poisson, il laisse l'homme sans réponse.

Hou Le Cloutier.

@

LE VIEUX PÊCHEUR

Le vieux pêcheur veut boire
Dans toutes les maisons.
Écrevisses, poissons, il donne sa pêche entière,
Sans mesurer le vin, pourvu qu'il ait l'ivresse,
Et sans que l'un ni l'autre songe à fixer un prix.

Le vieux pêcheur est saoul.
En ses haillons, il danse.
Tout à fait saoul, il cherche le chemin du retour,
Barque légère, courte rame, il va tout de travers,
Et dégrisé, ne sait plus où il est.

Le vieux pêcheur est dégrisé
Sur la rive ensoleillée.
Le rêve coupé par les fleurs qui tombent et le duvet qui vole
Dégrisé il se saoule, et saoul, il se dégrise,
Toujours se rit du monde entier, dans le présent et le passé,

Le vieux pêcheur se rit de tout,

Les mouettes légères s'envolent.

Silence sur la rivière où le vent chasse la pluie.

Au bord de la rivière, troupe de cavaliers : magistrat en voyage

Qui emprunte la barque, son bien unique, pour passer vers le sud.

Soū Toūng-pouō.

@